



Sergio Dalla Bernardina

## **L'éloquence des bêtes. Quand l'homme parle des animaux**

2006, Éditions Métailié, « Traversées », 200 p.

### **« Nuit gravement à la santé du poulet »**

L'espace médiatique est de plus en plus occupé par les amis des animaux – éthologues, vétérinaires, philanthropes – chantant les louanges de « nos amis les bêtes ». Grâce au travail de ces spécialistes, l'animal, d'énigmatique qu'il était, est devenu compréhensible. Et plus on le comprend, plus on l'admire... L'homme aussi, dans certains secteurs des sciences humaines, devient de plus en plus transparent : il suffit, comme nous le suggèrent les sociologues américains, de ne pas le prendre pour un « idiot culturel », de ne plus vouloir percer ses motivations inconscientes pour que tout devienne finalement clair.

Au regard de ces tendances, le dernier ouvrage de Sergio Dalla Bernardina *L'éloquence des bêtes. Quand l'homme parle des animaux* (Métailié, 2006) fait l'effet d'un pavé dans la mare tant cet ouvrage est dérangeant, parfois même agaçant. S'il risque d'en mettre plus d'un mal à l'aise, il n'en demeure pas moins qu'il nous incite à revisiter nos convictions, nos sensibilités et à interroger leurs fondements.

Cette étude rédigée dans un style enlevé peut être reçue comme un livre supplémentaire parmi la grande famille des livres sur les animaux. L'animal y est omniprésent, bien entendu, mais en tant qu'« objet transitionnel », sorte de « doudou pour adultes », comme le qualifie Dalla Bernardina, « dernier chaînon d'une longue succession d'appropriations arbitraires » (p. 15). Si autrefois nous faisons parler à notre place le bon sauvage, le pauvre, le paysan, « aujourd'hui, l'ambiguïté de nos projections sur nos semblables les plus démunis étant devenue trop lisible, il ne nous reste plus que l'animal, ce dernier faire-valoir, pour mettre en scène nos bons sentiments et nos haines (toujours) légitimes. » De l'homme prétexte, on serait ainsi passé à l'animal prétexte (p. 15-16).

### **Les vertus de la race**

L'auteur procède par une série de mises en doute. Avons-nous bien assimilé la leçon antiraciste ? On serait en droit de l'espérer. Pourtant, nous dit l'auteur, il suffit de se pencher sur le monde des dresseurs ou de feuilleter les revues consacrés aux animaux d'appartement pour y retrouver, intactes, les théories d'Arthur de Gobineau sur le lien entre race et dispositions psychologiques : « Le

raisonnement est très simple », pouvait-on lire sous la plume d'Alpino cité par l'auteur : « à partir de l'axiome que l'habileté et les mérites du chien résultent de la pureté du sang, et vu l'hybridation généralisée que nous voulons bannir de nos races canines, il faudra promouvoir tous les moyens favorisant la régénérescence du sang et la purification de la bâtardise (revue *Caccia e tiri*, 1885, citée par Dalla Bernardina, p. 35). Autre occurrence, contemporaine cette fois : « Fidèle, intelligent, affectueux et noble, telles sont les qualités du bouvier appenzellois. Bon gardien, mais aussi bon sportif, vous pourrez pratiquer avec lui tous les sports canins et notamment l'agility et la nage. Une telle noblesse ne s'acquiert qu'avec la distance. Ainsi, il ne fera pas la fête au premier venu et se montrera distant avec les étrangers » (*Atout chien*, cité par Dalla Bernardina, p. 31).

Notre amour pour les animaux annoncerait-il un progrès moral ? Serait-il le témoignage d'un « nouveau contrat » que nous aurions signé avec les autres espèces ? Cela se dit. Mais si l'on considère froidement les récits décrivant ce tendre attachement (de l'affection de Caligula pour son cheval à celle de Mitterrand pour son labrador), on s'aperçoit qu'ils mettent en scène une passion asymétrique : celle d'un « maître », généreux, philanthrope et égalitaire, pour son « esclave » humble et reconnaissant. Ainsi, écrit Dalla Bernardina, l'amour pour les animaux, dans ce qu'il a de narcissique et de paternaliste, rappelle d'autres amours : celui du châtelain pour ses protégés, du PDG pour son chauffeur, du missionnaire pour ses convertis, de l'apparatchik pour ses prolétaires, etc. Il rappelle aussi, et le propos est particulièrement scandaleux, celui de l'ethnologue pour ses « indigènes » : « En fait, quoi de plus noble, de plus enivrant, que de se faire le porte-parole de ces masses anonymes maintenues au fil des siècles à l'écart de l'histoire ? Quoi de plus rassurant, pour un Moi toujours menacé, que d'être entouré par une multitude d'autochtones mal alphabétisés, humbles et reconnaissants à qui restituer la parole confisquée ? N'y a-t-il pas quelque chose d'indécent dans l'orgueil qui nous envahit en pensant à la joie de nos informateurs les plus désemparés, lorsqu'ils retrouveront leur témoignage voire leur photo dans un journal ou dans un ouvrage ? » (p. 71-72).

Dans *L'éloquence des bêtes*, Sergio Dalla Bernardina pousse à l'extrême une hypothèse de travail qu'il poursuit depuis longtemps, mais que l'ambiance ethnologique des années 1980-1990, réfractaire aux apports de la psychanalyse – pas de référence au « désir », pas de recours aux « pulsions » dans l'explication des faits culturels – avait rendue pratiquement « inaudible ». On sait que les spécialistes de l'anthropologie religieuse, de James Frazer et Lucien Lévy-Bruhl à Walter Burkert et René Girard, ont beaucoup insisté sur la mauvaise foi de l'« *homo necans* »<sup>1</sup> et sur la myriade de rites de déculpabilisation, d'expiation, de restitution qu'il a inventée pour justifier son action – des rites que Karl Meuli, dans les années 1930, avait qualifié de « comédie de l'innocence ». S'agit-il de conduites complètement révolues ? Telle est la question de Dalla Bernardina. Ne retrouve-t-on pas dans les comportements collectifs de l'homme moderne des indices confirmant la présence de ce même besoin contemporain occidental d'expiation et de déni ?

Dans un article rédigé en 1984, Dalla Bernardina avançait une première réponse : l'analyse d'un corpus de poèmes cynégétiques du XIX<sup>e</sup> siècle à la lumière des réflexions freudiennes sur le mot d'esprit et sur l'expérience esthétique montrait les démarches « de restitution » – on remercie la proie – et « de diversion » – on attire l'attention sur les aspects inessentiels, on rejette sur autrui la responsabilité du récit de chasse. Le respect des clichés, le recours quasi religieux à des formules stéréotypées répondaient à une stratégie, évidente pour l'observateur d'aujourd'hui, mais inconsciente chez les acteurs de l'époque. Il s'agissait de donner un sens à la mort de l'animal et de savourer au passage les plaisirs équivoques liés à l'expérience du spectacle sanglant<sup>2</sup>.

1. Du latin *necere* : tuer, faire périr.

2. Il simbolismo venatorio. Analisi di tre testi dell'800 bellunese, op.cit. p. 249- 276. Dans cet article, l'auteur insistait sur l'intérêt de l'œuvre de Walter Burkert et de René Girard dans l'analyse des dynamiques culturelles relatives au champ de la nature bien avant leur récente « réhabilitation ».

Quelques années plus tard, Dalla Bernardina met en résonance les comportements contradictoires de l'homme contemporain – à la fois consommateur et protecteur de la nature sauvage, destructeur de forêts primaires et chantre ému du développement durable – et les formes récentes de « comédie de l'innocence »<sup>3</sup>.

### « Nuit gravement à la santé du poulet »

Dans *L'éloquence des bêtes*, le soupçon de mauvaise foi, d'escamotage rituel, n'épargne plus personne. En projetant sur notre société une sorte de « regard éloigné », à la manière d'un Martien découvrant notre planète, l'auteur interprète les actions des protecteurs des animaux, des végétariens, des antispécistes (ceux qui voient dans la frontière entre les espèces une construction arbitraire) comme des actes symboliques doublement instrumentaux :

– des prises de pouvoir individuelles permettent à l'« objecteur de conscience » de s'accaparer, au nom de l'animal, les prérogatives morales du « sauveteur », du « secouriste », de « celui qui aime la vie, alors que les autres ... » ;

– des incantations collectives offrant l'opportunité à une société « structurellement carnivore » de faire amende honorable vis-à-vis de ses victimes.

Pour soutenir cette hypothèse, l'auteur examine une série de figures paradoxales, associées à l'abolition de la frontière entre l'homme et l'animal qui, en dépit de leur incohérence, peuplent notre imaginaire sans que nous y trouvions à redire. C'est le cas, notamment, de l'image utopique de l'arche de Noé. Ce mirage d'une cohabitation possible et souhaitable entre carnivores et herbivores, entre proies et prédateurs, alimente l'univers disneyen, et se trouve au centre de récits « écologistes » (*l'Histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler* de Luis Sepúlveda) ou de films d'animation (*La prophétie des grenouilles* ou *Chicken Run*) prônant la fin de l'alimentation carnée et présentant les fermiers, « nos pourvoyeurs habituels de viande de poulet » (p. 170), comme des tortionnaires sans scrupules.

Derrière le *topos* de l'arche de Noé, on voit se profiler une nouvelle représentation du lien entre les espèces : la mise en parallèle, de plus en plus fréquente chez les amis des animaux, des abattoirs et des camps d'extermination. En rebondissant sur une série d'exemples proposés dans un tout autre esprit par Elisabeth de Fontenay (1998), et en se référant aux travaux de Peter Singer (1977), de Charles Patterson (2003), Dalla Bernardina s'interroge sur le sens anthropologique, donc collectif et indépendant des motivations individuelles, de ces positions peu réalistes mettant sur un même plan la vie d'un humain et celle d'un poulet. Certes, on pourrait considérer ces rapprochements osés, comme l'expression d'un engagement éthique de quelques individus particulièrement sensibles, végétariens ou militants du front de libération animale. « Mais un fait évident », écrit Dalla Bernardina, « nous incite à envisager la question sous un autre angle : ce même discours sur la sensibilité des animaux, sur leur proximité avec les humains, n'est pas l'apanage des végétariens. Nombreux sont ceux qui, à l'instar du spectateur de *Chicken run*, s'émeuvent tout en continuant de consommer carné. En déduire l'incohérence du discours par rapport à la pratique ne nous conduirait pas très loin... Ce discours, en fait, devient tout de suite cohérent si on l'appréhende sous l'angle symbolique. Il est cohérent, et même efficace, dès que l'on accepte l'hypothèse que ce qui est poursuivi, derrière la variété des motifs individuels, est un objectif collectif : il s'agirait moins d'abolir la distance que de l'expliquer, de la naturaliser, de la renforcer tout en la dissimulant » (p. 174). En réalité, n'en déplaise aux spécialistes en éthique animale, nous savons depuis toujours que même les poulets auraient droit à la vie, et que les supprimer avec humanité, après un long séjour de vacances dans la Bresse, ne résout pas le problème. Mais, confrontés à l'alimentation carnée, nous réagissons comme les Nuer [qui avouent, dans un de leurs proverbes] : « si nos cœurs sont tristes nos estomacs sont dans la joie. » C'est ainsi que nous

3. *L'Utopie de la nature. Chasseurs, écologistes, touristes*. Paris, Imago, 1996.

souscrivons à la leçon de *Chicken run*. Nous soutenons l'évasion des gallinacés, nous sommes outrés par le comportement des fermiers... et nous continuons à manger des poulets. (...) L'opération sentirait-elle la duperie ? Ce n'est pas la première fois, suggère Dalla Bernardina, que nous arrivons à résoudre nos contradictions en alternant anathème et confession, dénégation et regret public. Autrefois, nous pleurions sur le sort du bœuf sacrificiel tout en ravivant, entre deux sanglots, le feu du chaudron. Dans un proche avenir, si les conventions morales l'exigent, nous sortirons peut-être de chez le rôtiériste en brandissant des sachets « politiquement corrects » avec la mention : « Nuit gravement à la santé du poulet » (p. 171).

La conclusion de l'auteur, on l'aura compris, est difficilement compatible avec les approches en sciences humaines qui s'en tiennent aux intentions manifestes, aux mobiles conscients des sujets sociaux : « pourquoi ces histoires transgressives sur la distance homme-animal ont-elles aujourd'hui un si grand succès ? Peut-être parce qu'elles continuent à rendre les services assurés, autrefois, par les mythes et les contes animaliers... Leur caractère irréaliste peut étonner (des chats solidarisent avec des rats, des cochons sont comparés aux victimes de l'holocauste ...), mais toute hésitation se dissipe lorsqu'on accepte le principe que même la société contemporaine, comme les précédentes, comme les sociétés primitives, éprouve le besoin de se raconter des histoires, invraisemblables mais édifiantes, pour se consoler, pour se justifier. Même l'excès de franchise de ces descriptions à la limite du tolérable peut s'expliquer dans la même perspective : le discours sur la responsabilité des humains devient ainsi un *mea culpa*, une action sublimatoire, à la manière de la tragédie grecque, permettant de purifier, dans un aveu public opportunément théâtralisé, la souillure collective » (p. 181).

### **La cruauté du chasseur et l'érotisme du boucher**

Profiter des animaux tout en pleurant sur leur sort est une attitude qui interroge Dalla Bernardina et le conduit à examiner deux dispositifs de ce type. Un des plus connus est celui du bouc émissaire. S'il est vrai que les professionnels du monde animal et les « amateurs d'animaux » (à l'instar de Brigitte Bardot) ont peu de chances de s'enthousiasmer pour ce livre, ceux qui, en revanche, y trouveraient peut-être des arguments pour « normaliser » leur passion – des arguments autres que l'amour de la nature, la protection du gibier, la défense du terroir et de ses anciennes traditions... – sont paradoxalement les chasseurs. Dans un chapitre consacré à la « cruauté », nous apprenons que l'engouement des écologistes pour le retour du loup, l'intérêt des lecteurs de *National Geographic* pour les traques et les lynchages entre bêtes sauvages ne sont pas dépourvus de composantes sadiques : « Les agissements du loup offrent au public des scénarios, et donc des modèles de comportement, où le recours à la force est légitime. Ce spectacle peut donner envie de changer de chaîne. Il peut, en revanche, séduire tous ceux qui se sentent bridés par les conventions sociales et trouvent qu'il est souhaitable, de temps à autre, de « se désinhiber », de « laisser libre cours aux émotions » (p. 110).

Nous apprenons aussi que la faute du chasseur n'est pas tant de tuer et de manger ses proies, souvent avec plaisir, que de rendre visible le fait inéluctable de la mort des animaux à une société qui fait tout pour le masquer.

Il en va de même pour la figure du boucher, note l'auteur. Accusé par Charles Patterson d'être enclin au nazisme, et par Florence Burgat d'incarner, comme dans un film de Marco Ferreri, « la triade que forment la sexualité, la carnivorité et la mort » (p. 138), le boucher permet de rapprocher, sur le plan symbolique, consommation de viande et consommation sexuelle et de stigmatiser, d'un seul coup, aussi bien l'une que l'autre : « Sa cruauté cesse de se poser en conjecture... pour devenir le symbole des cruautés réelles et imaginaires les plus variées : « boucher » comme synonyme de « machiste », de « violeur », de « sadique », de « mari jaloux qui fait un carnage »... Mais dans cette lecture de type sémiologique qui questionne la figure du boucher comme simple signifiant, même l'animal finit par devenir un prête-nom, docile instrument d'une stratégie égocentrique (« la victime, c'est moi »). Vu

sous cet angle, en fait, l'animal n'est qu'un prétexte. L'humanité que nous sommes prêts à lui reconnaître ne sert qu'à sanctionner l'inhumanité des autres, relégués au rang de « bouchers », et à nier la part d'animalité que nous partageons avec lui (notre côté pulsionnel, féroce et charnel, notre caducité...) » (p. 141-142). On l'aura compris, le discours est dénué de tout compromis.

### **Anthropocentrisme permanent**

On ne manquera pas de noter le caractère quelque peu « décalé » de cette pensée, fort éloignée de la démarche de Dominique Lestel lorsqu'il prône une ethnographie des sociétés animales et nous convie à nous intéresser « aux agents autonomes ou partiellement autonomes et à leurs relations avec les humains » (p.11). Dalla Bernardina ne privilégie pas l'interaction homme/animal, mais bien le discours des hommes sur les animaux.

Dans le très bel ouvrage de Philippe Descola *Par-delà nature et culture* (2005), nous apprenons que la place et le statut des animaux, les distances ontologiques entre les espèces que nous avons tendance à universaliser, sont en fait des variables culturelles. L'étude de Sergio Dalla Bernardina – s'il faut prendre au sérieux l'épilogue satirique qu'il nous propose en guise de conclusion – se situe clairement du côté de l'universalisme. Dans le monde « ésopéen » (et anthropocentrique) de *L'éloquence des bêtes*, les animaux ont beau être (re-)présentés par les humains comme des partenaires, des objets, des cousins par alliance ou des ancêtres totémiques, il n'en demeure pas moins qu'à la fin de la représentation, qu'ils le veuillent ou non, ils finiront par être mangés.

**Sophie Bobbé**

### **Références bibliographiques**

BURGAT F., 1998. De la trahison. In M.T. Neyraut-Sutterman (éd.) : *L'Animal et le psychanalyste. Le meurtre du grand singe*. L'Harmattan, Paris, 47-64.

DALLA BERNARDINA S., 2006. *L'éloquence des bêtes. Quand l'homme parle des animaux*. Métailié (Traversées), Paris, 200 p.

DALLA BERNARDINA S., 1996. *L'Utopie de la nature. Chasseurs, Écologistes, Touristes*. Imago, Paris, 320 p.

DALLA BERNARDINA S., 1985. Il simbolismo venatorio. Analisi di tre testi poetici dell'800 bellunese. *Annali della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Siena*, vol. V, Olschki, Firenze.

DE FONTENAY E., 1998. *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animal*. Fayard, Paris, 784 p.

DESCOLA P., 2005. *Par-delà nature et culture*. « Bibliothèque des Sciences Humaines », Gallimard, Paris, 623 p.

GIRERD J.R., TCHERENKOV I., 2003. *La prophétie des grenouilles*. Milan jeunesse, Toulouse, 48 p.

LESTEL D., 2001. *Les origines animales de la culture*. Flammarion, Paris, 368 p.

PATTERSON C., 2003. *Eternal Treblinka/Un'eterna Treblinka*. Editori Riuniti, Roma.

SEPÚLVEDA L., 1996. *Histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler*. Métailié, Paris, 126 p.

SINGER P., 1997 *Questions d'éthique pratique*. Bayard (Essais), Paris, 370 p.